

Zénaïde Fleuriot, un écrivain breton pour la jeunesse

Les œuvres de Zénaïde Fleuriot firent la joie de ma jeunesse, aussi est-ce avec grand plaisir que je vous entretiens de cette Bretonne, Bretonne par sa naissance et Bretonne par son oeuvre*.

Elle naquit le 28 octobre 1829 à Saint-Brieuc, rue Houvenagle, dans cette ville dont elle décrit les mœurs et les habitants dans son ouvrage *Les Prévalonnais* (25). Son père, avocat, classait indéfiniment les papiers de famille comme Mlle de Kerhaliguen, la tante de Cadok (9). Tant du côté de son père que de sa mère, on avait possédé dans les siècles passés, de grandes fortunes terriennes, des terres nobles dont on prenait le nom, tels les Fleuriot de Plusquellec (1). Ainsi Mlle Le Dargenec, dans *Aigle et Colombe* (4), demandant la main de Franseza de Kerouarn pour son neveu Hervé, le notaire, ajoute que s'il y a des ancêtres paysans ou bourgeois, les Le Dargenec sont une très vieille famille digne de s'allier à la noblesse et aux marquis.

L'enfance de Zénaïde se déroula entre Saint-Brieuc et la maison de campagne du Palacret, près de Guingamp, une dizaine d'hectares boisés et traversés par le Jaudy. Elle évoque les souvenirs de ces heureuses vacances dans de nombreux ouvrages : *De trop*, *Cadette*, *Ces bons Rosaëc*, *Les Prévalonnais*, *Au Galadoc*, *Sans beauté*, etc... On grimpe dans les arbres, on construit des cabanes, on escalade les rochers pour apercevoir les lointains bleuâtres, on se laisse glisser du haut des meules (25), on va au moulin manger des pommes de terre cuites sous la cendre (16), on s'assied sur la fougère ou les gerbes de blé avec son ouvrage de couture ou son album de dessins (14), et les soirs d'été toute la famille se retrouve assise en rond sur les pierres de la fontaine, dans les maisons aux portes mal jointes qui laissent passer la queue du chien et les joyeux dortoirs d'enfants. Et comme les Rosaëc ou les Du Galadoc, on va danser aux noces de campagne «ces rondes, ces dérochées, ces pas cadencés, beaucoup plus jolis que les danses modernes, mais parfaitement oubliés» (14).

* Les chiffres entre parenthèses renvoient à la bibliographie p. 185-186.

Hélas ! Le Palacret sera vendu lorsqu'elle atteint ses quinze ans, et c'est sans doute plus âgée, quand de vingt à trente ans, elle est institutrice chez les Kéréver qu'elle se rend compte qu'à la campagne on ne vit pas un printemps éternel, et les *Souvenirs d'une douairière* (33) évoquent aussi «les interminables journées de pluie, les chemins boueux, l'herbe humide, le ciel gris, les projets avortés, les heures de mortel ennui où les femmes brodent au salon, tandis que les hommes s'endorment dès le second chapitre si quelqu'un fait la lecture à haute voix».

C'est aussi l'époque des grands défrichements en Bretagne, et dans ses romans les propriétaires terriens doivent en effectuer pour donner du travail aux pauvres et éviter la mendicité. Ainsi les Rosaëc défrichent 30 hectares à la Fontaine aux Cerfs (13), puis 20 hectares à Vertehaie (14), et bien que le bruit des arbres qu'on abat fasse fuir le gibier, M. du Galadoc accepte de laisser couper une partie de son bois pour ouvrir un chantier aux sabotiers (18).

La propriété de campagne, c'est aussi le refuge, quand on est ruiné pour les Du Galadoc, les Rosaëc, Raoul Daubry et ses soeurs (26), car la ruine arrive souvent dans les romans de Zénaïde, c'est même un état normal pour ses héros, si j'ose dire, banquiers et notaires rivalisant pour escroquer bourgeois naïfs, paysans illettrés, nobliaux sans défense : aussi le notaire Hervé Le Dargenec ne sera accepté comme gendre par le marquis de Kerouarn que lorsque sa vaillante conduite à la guerre de 1870 lui aura valu le grade de colonel et aura effacé cette tache professionnelle (14) !

La ruine peut aussi être causée par la maladie de la pierre, si j'ose dire : M. Boutier, à Prévalon, oublie de visiter ses malades et hypothèque ses terres pour se construire une maison à son goût extravagant (25). C'est d'ailleurs l'époque où plus d'un chatelain agrandit sa demeure ; dans ce but le marquis de Loggaël vend ses terres (32), et quand son père veut en faire autant, Yseult du Galadoc a bien de la peine à l'en empêcher (18).

M. Fleuriot était légitimiste, ce qui ne facilitait pas la vie matérielle dans ce siècle agité ; après la vente de ses biens et de son étude, il refusa un poste dans l'administration pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe l'usurpateur. Ainsi *Papillonne* évoque «M. Duriot se ruinant pour ses convictions politiques, refusant de prêter le serment obligatoire, restant fidèle au gouvernement jusqu'au bout ; il avait douze enfants. Qui donc a pris un centime sur sa fortune, ne fut-ce que pour retarder une vente désastreuse ? Il en est mort de chagrin au milieu de l'hostilité générale» (24).

Les enfants Fleuriot ne furent pas douze, mais seize, dont cinq seulement atteignirent l'âge adulte ; aussi nombreux sont les romans qui évoquent la surmortalité enfantine de l'époque, sept enfants sur quatorze survivent chez les Du Galadoc (17) et seulement deux sur dix chez les Doularc'h. Comme Mme de Chaumontel, la mère de Papillonne,

Mme Doularc'h ne se remet pas de tant de deuils et vit dans un état dépressif (31) : est-ce ainsi que Zénaïde connut sa mère ?

S'est-elle entendue avec sa soeur Marie, de 20 ans son aînée ? À la façon dont elle parle dans *Bouche en coeur* (7) de «la légende suspecte des sœurs aînées dévouées», on peut en douter. Ne nous décrit-elle pas comme parfaitement égoïstes Agathe du Galadoc ou Sophie de Chaumontel (24) ?

Les trois frères Fleuriot étaient Théodore, médecin, François, juge de paix, puis avocat à Lannion, et Jean-Marie qui s'étant engagé et fut tué sur la frontière tunisienne, décès qui marqua fort Zénaïde ; les Du Galadoc, sous-officiers passés par les rangs, revenus mutilés de la guerre de 1870, déclarent qu'ils auraient été mieux soignés comme officiers (18) ; de même Bernard du Martelek si paresseux et si prétentieux, est toujours simple soldat cinq ans après son engagement (29).

Ses frères ne devaient pas être des enfants faciles : c'est Maurice de Valroux, le neveu d'Alberte, à cheval sur une règle pendant sa leçon (5) ; Cadok s'enfuyant par la fenêtre pour s'engager comme mousse quand on veut le mettre pensionnaire dans un collège (9). Combien de jeunes héros font l'école buissonnière, même le raisonnable Raoul Daubry qui cependant a bon cœur et aide un condisciple malade à faire ses devoirs et rattraper les cours manqués (28). Nous devons remarquer que les jeunes garçons peuvent avoir beaucoup de défauts, mais sont très rarement foncièrement méchants, à part Tancrede surnommé Tourbillon, mais son caractère est exagéré comme à l'inverse celui de sa cousine dite Tranquille (34).

Mais les petites filles, quelles perfections ! C'est Yseult du Galadoc qui à dix ans, ferme les yeux de sa mère et élève le bébé Goulven (17) ; Amélie du Martelek qui tient les comptes de son père (29) ; ce sont les Du Guenharic (6), si raisonnables que leur mère les appelle «mes huit béatitudes» ; on cache les bêtises des frères ou cousins comme Amélie Douvellec pour Léopold *l'enfant gâté* (16).

À Paris les garçons jouent à la guerre aux Tuileries, Français contre Prussiens (38), mais on les voit plus souvent courir les grèves en compagnie des petits-fils de pêcheurs durant les vacances.

Une demoiselle ruinée est obligée de gagner sa vie ; a-t-elle quelque chance de se marier ? Hélas non ! Mme de Beaulaurier ne veut pas pour son fils Godefroy d'Yseult du Galadoc, si belle et si bonne, mais à la dot fort mince (19), et Papillonne dira : «Comment parler de la beauté, de l'intelligence, du caractère charmant d'une jeune fille dont on vend les biens ?». Quels partis invraisemblables ne propose-t-on pas à Paule, qui est sans fortune, la grande amie d'Alix ?

Heureusement ce sont des vieilles filles énergiques : c'est Mlle Colette Le Dargenec remboursant à force d'économies (trente ans le

même parapluie) les dettes de son père et de son frère (4) ; Mlle Léocadie Daubry si dévouée à son père, gère la propriété et fait la classe à ses nièces (28) ; d'autres sacrifient tout agrément, telle Victorine de Ballaguer jouant tous les soirs aux cartes avec son très vieux père, ne pouvant aller voir les Rosaëc sans solliciter son autorisation (13), ou Mlle de Ruscatel (21) qui habite toute l'année le manoir isolé de Ruskerkrou pour veiller sur son frère qui est «demeuré».

Comme certaines héroïnes dont la vie change grâce à un coup de théâtre, Zénaïde obtient en 1857 le premier prix de *La France littéraire* pour la nouvelle *La Fontaine du Maine rouge* que publiera en 1860 Ambroise Bray dans un recueil intitulé *Souvenirs d'une douairière*.

Elle quitte alors le château Billy, la propriété des Kéréver, et se partage désormais entre Paris et les divers lieux de Bretagne où habitent parents et amis. Trois fois elle va en pèlerinage à Rome (1867, 1870, 1872), ne se refusant pas le plaisir de visiter en détail cette ville et ses musées, et aussi les autres villes italiennes qu'elle traverse, ce qu'elle évoque dans *Alix*.

Elle prit à cœur la recommandation de son directeur spirituel, le jésuite Olivaint, qui lui déconseilla d'entrer chez les Auxiliatrices du Purgatoire, quand elle était bouleversée par la mort en 1867 du choléra de sa chère Alix de Kéréver. Il lui conseilla de se consacrer à la composition de bons romans pour la jeunesse ; elle en écrivit quatre-vingt trois ! À partir de 1872, ils furent publiés par Hachette et paraissaient au préalable en feuilleton dans la *Semaine des Familles* que Zénaïde Fleuriot dirigea une année en 1874.

Elle déplorait souvent la littérature moderne ; les ouvrières des modistes pour lesquelles travaillait Papillonne, tenaient des conversations fort osées, car elles ne lisaient que Zola, Maupassant et Daudet ! Ces lectures alimentent d'ailleurs des rêveries dangereuses et Yolande de Ballaguer, la cousine des Rosaëc, prend pour un chevaleresque héros le clerc de notaire qui débrouille la succession de son père, mais qui, épousé, se revèle un affreux tyran.

Zénaïde refusa de rencontrer George Sand, horrifiée par ses cigares, ses pantalons et ses amants, mais elle appréciait les romans de Dickens et de George Eliot, et souhaitait qu'au théâtre «la distinction des interprètes rachète le laisser-aller des tableaux» (15). Ses œuvres lui mériteront en décembre 1872 une lettre et une bénédiction du pape Pie IX.

Douée d'un grand sens de l'observation, Zénaïde décrit avec humour mais sans méchanceté les originaux rencontrés dans les petites villes.

Il y a les surnoms, les cinq garçons Le Brehellec (38) dits les «Nez Aquilins», les quatre soeurs Prarajoux dites «les grises» en raison de

l'éternelle couleur de leurs robes (27), et nous connaissons déjà les huit filles Du Guenharic dites «les Béatitudes» ; et puis aussi Mme des Cartes (35), Mme des Huissiers, tante Hiver qui reçoit les Locgaël à Paris l'hiver, et tante Été qui vient chez eux l'été (32) ; cousine Trompette ainsi nommée pour sa voix perçante et ses réflexions acides à son avaricieux cousin (14) ; Mme Bec d'Enfer pour ses médisances (22), et n'oublions pas la bonne nounou que les Daubry (26) appellent «Maman Gros Cœur». Et que d'avares : Jacques Tirechamp (13) crasseux dans tous les sens du terme, comme Jérôme Villeandré (25) ; et Mme Dubellec, la tante de Mandarine, qui donne ostensiblement 100 F au vestiaire des pauvres à Pâques et 2 sous à la quête très discrètement le dimanche (22).

La plupart de ses romans se passent dans de petites villes de Bretagne, et si Saint-Brieuc ou Quimperlé sont nommés, il est amusant de deviner les pseudonymes : Lanneter est sûrement Vannes avec ses constructions nouvelles, préfecture, tribunal, écoles normales (14), comme aussi Pontker avec son quai planté d'arbres d'où l'on s'embarque sur des bateaux aux voiles rouges comme les sinagots, pour la traversée du Golfe (22). Pontmelac, n'est-ce pas Auray avec sa ville haute, sa ville basse, son port et sa promenade ceinte de murs (10), comme cette ville où un couvent (sans doute celui du Saint-Esprit) est devenu une caserne de gendarmerie (21). Et Prévalon ne serait-ce pas Moncontour avec sa vaste place devant la lourde église à la magnifique rosace de chœur ?

Mais que dire de Paris ? Où l'on va au théâtre et au bal en carême (36), et où l'on refuse de fréquenter des cousins pauvres. D'ailleurs le chemin de fer n'amène que mauvais esprit et augmentation d'impôt à cause des constructions nouvelles (14). Rien ne vaut les vieilles auberges avec le crucifix dans les chambres, dira Mme de Rosaëc, alors qu'on se suicide au nouvel hôtel.

À l'inverse de Mme de Ségur qui passa la guerre de 70 et la Commune en Bretagne, Zénaïde dès la déclaration de guerre, quitta Quimperlé pour Paris (23), voyageant dans le même train que des mobiles bretons qui chantaient «Marchons jusqu'à Berlin étrangler les Pruchens». Ainsi Charles du Galadoc amputé d'une jambe, dira : «C'était notre devoir de Français de nous battre et de mourir», tandis que son père à 68 ans voulait s'engager (18). Et que de fois elle évoque dans ses romans les garçons tués à la guerre...

Après trois voyages à Rome, elle ne pouvait être indifférente aux zouaves pontificaux, aussi le frère et les cousins d'Alix s'engagent dans leurs rangs et l'un d'eux est tué à Mentana (6).

Prêtres et religieuses se rencontrent dans ses romans, mais fort épisodiquement. Si les dames de Rosaëc vont à la messe tous les matins quand elles habitent Lanneter, dans la quarantaine de livres que j'ai pu lire, je n'ai

trouvé en fait de vocation qu'un cousin d'Alix devenu moine, une des soeurs Prarajoux carmélite (28) et Corentin du Galadoc qui, brillant polytechnicien, préfère devenir jésuite (19). Le clergé se mêle rarement de la vie des héros de Zénaïde, ainsi un curé propose que le vicaire fasse étudier Cadok, mais n'insiste pas devant le refus de la tante.

Pieuse et dévouée, mais loin d'être bigote, ainsi pouvons-nous définir Zénaïde, qui lorsqu'elle fonde en 1871 une école professionnelle pour les jeunes filles pauvres, dirigée par ses chères Auxiliatrices du Purgatoire, fait venir des professeurs laïcs qui outre les métiers de la mode, enseignent la comptabilité et aussi l'anglais ; elle-même y surveillait les récréations et y enseignait le catéchisme.

En 1872, après la mort de sa mère et son dernier voyage à Rome, elle passa l'été à Locmariaquer avec belle-sœur et neveux et y revint tous les ans jusqu'à sa mort en 1890, s'y étant fait construire une villa nommée «Kermoareb» (la maison de la tante) et s'y faisant enterrer auprès de sa mère et de sa soeur.

Près de vingt années auprès de la mer marqueront son œuvre ; elle réprouve les plages luxueuses lancées par des promoteurs avides et fait détruire leurs villas extravagantes par un ouragan suivi d'un raz de marée (10).

Elle aime au contraire ces plages familiales où les enfants d'estivants se lient avec les enfants d'honnêtes pêcheurs, elle n'a pas peur d'entendre le rессac la nuit (29), mais les tempêtes peuvent être dangereuses en pleine mer et les pêcheurs se noyer en allant à la pêche (15) ou en sauvant des yachts téméraires (22). Elle apprécie le golfe du Morbihan, «les lointains bleuâtres de mon grand lac» dira-t-elle, et elle en parle longuement aussi bien dans *Gildas l'intraitable*, dans *Mandarine* et dans tant d'autres romans ; elle décrira longuement Gavrinis dans *En congé* ou la fête au village de Locmariaquer et les jeux nautiques.

Elle avait placé une statue de sainte Anne au fronton de sa villa et donna ce prénom à plusieurs personnes de ses romans, que ce soit Anne, Anna ou Marianna. Elle n'utilise pas systématiquement de prénoms typiquement bretons, mais on rencontre les trois jeunes Du Galadoc, Colombar, Corentin et Goulven, sans oublier Efflam de Rosaëc, son fils Judual, la cuisinière Glaumette, le commis Charlik et le tisserand Magloire. Et si les Guillaume sont nombreux dans son œuvre, est-ce en l'honneur de saint Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc ?

Zénaïde fait rarement allusion à la langue bretonne : dans *Aigle et Colombe*, Franseza de Kerouarn à Quimperlé traduit en breton à ses voisins les communiqués de guerre, tandis que dans une ambulance à Paris, Anne Le Dargenec parle en breton au pieux mobile à l'agonie, mourant le

chapelet à la main et le scapulaire au cou, pendant que mère et promise se rendaient à pied en pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray.

Son roman préféré fut, dit-on, *Les Prévalonnais* où elle évoquait sa ville de Saint-Brieuc avec ses vieilles filles et ses mœurs si paisibles, et elle écrivit *Alix* dans un but de psychothérapie, si j'ose dire, où sous les traits de l'héroïne, elle peint sa chère Alix de Keréver, ravissante, distinguée, toujours gaie et en train, si belle à 18 ans dans sa robe de bal blanche garnie de trois roses et qui, elle aussi, meurt du choléra. Pour ma part, j'éprouve une prédilection pour les sagas des Rosaëc et des Du Galadoc qui dépeignent si bien la vie des petites villes bretonnes et la noblesse pauvre rurale.

Longtemps Zénaïde Fleuriot est tombée dans l'oubli, ses opinions politiques et religieuses peuvent dérouter de nos jours, mais quelle peinture vivante de la vie provinciale du XIX^e siècle, des rapports entre les différents milieux, rapports souvent idylliques quand on se retrouve entre Bretons, mais qu'elle n'a sûrement pas entièrement inventés.

Va-t-on bientôt retrouver un intérêt sociologique à son œuvre et sortira-t-elle enfin du purgatoire des écrivains ? C'est ce que je souhaite.

Brigitte MASSIET DU BIEST

RÉSUMÉ

Née à Saint Brieuc, enterrée à Locmariaquer, Zénaïde Fleuriot, dans ses nombreux romans pour la jeunesse, dépeint surtout les mœurs paisibles des petites villes de Bretagne qu'elle a bien connues, avec leurs originaux, leurs vieilles filles dévouées et leurs chatelains ruinés, sans oublier le charme des plages familiales.

BIBLIOGRAPHIE

- 1 - FLEURIOT-KERINOU F. — *Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*. 1899.
- 2 - BERNIER G. — *Confessions de Zénaïde Fleuriot : la comtesse de Ségur briochine* (Société d'émulation des Côtes-du-Nord).
- 3 - *La Bretagne de Zénaïde Fleuriot* (La Bretagne 1929, n° 88).

ŒUVRES DE ZÉNAÏDE FLEURIOT

- 4 - *Aigle et Colombe* ; 5 - *Alberte* ; 6 - *Alix* ; 7 - *Bouche en cœur* ;
8 - *Cadette* ; 9 - *Cadok* ; 10 - *L'héritier de Kerguignon* ; 11 - *Ce qui vient
du son de la flûte...* ; 12 - *De trop* ; 13 - *Désertion* ; 14 - *Ces bons Rosaëc* ;
15 - *En congé* ; 16 - *Un enfant gâté* ; 17 - *Le clan des têtes chaudes* ;
18 - *Au Galaloc* ; 19 - *Bengale* ; 20 - *Une héroïne de roman* ;
21 - *Loyauté* ; 22 - *Mandarine* ; 23 - *Les mauvais jours* ; 24 - *Papillonne* ;
25 - *Les Prévalonnais* ; 26 - *Le petit chef de famille* ; 27 - *Plus tard...* ;
28 - *Raoul Daubry* ; 29 - *Rayon de soleil* ; 30 - *Sans beauté* ; 31 - *Gildas
l'intraitable* ; 32 - *Sous le joug* ; 33 - *Souvenirs d'une douairière* ;
34 - *Tranquille et Tourbillon* ; 35 - *Le cœur et la tête* ; 36 - *L'Exilée du Val
Argand* ; 37 - *Yvonne de Coatmorvan* ; 38 - *Feu et Flamme*.